CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

N° 153.

SUR L'ANATOMIE, LA PHYSIOLOGIE ET LA PATHOLOGIE

DES MAMELLES;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 23 juillet 1831, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR EUGÈNE DEPERRIÈRE, d'Arçay,

Département de la Vienne.

Ideòque, cùm par scientia sit, utiliorem tamen medicum esse amicum quàm extraneum.

CELSE, liv. 1er, préf., p. 19.

A mérite égal préférez pour médecin un ami à tout autre médecin.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN, *Examinateur.*
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. CLOQUET, *Président.*
Pathologie médicale	DUMÉRIL. ANDRAL, *Suppléant.*
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS, *Examinateur.*
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU, *Examinateur.*
Clinique médicale	LEROUX. FOUQUIER. ..... CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. DUBOIS. DUPUYTREN. ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque, *Suppléant.*	Dubois.
Bayle.	Gerdy.
Blandin.	Gibert.
Bouillaud.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc, *Examinateur.*
Briquet.	Martin Solon, *Examinateur.*
Brongniart.	Piorry.
Cottereau.	Rochoux.
Dance.	Sandras.
Devergie.	Trousseau.
Dubled.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A CEUX QUI M'ONT DONNÉ LA VIE,

A CEUX QUI ONT PROTÉGÉ MA JEUNESSE.

Je saisis avec empressement l'occasion de vous exprimer ma reconnaissance et mon amour : vous avez éternisé ces deux sentimens en moi, recevez-en le témoignage public.

E. DEPERRIÈRE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR L'ANATOMIE, LA PHYSIOLOGIE ET LA PATHOLOGIE

DES MAMELLES.

Les mamelles forment le caractère distinctif d'une classe d'animaux à laquelle on a donné le nom de *mammifères*. Cette division du règne animal, dit M. *Cuvier*, doit être placée la première parmi les êtres organisés, non-seulement parce que c'est à elle qu'appartient l'homme, mais encore parce que c'est celle de toutes qui jouit des facultés les plus multipliées, des sensations les plus délicates, des mouvemens les plus variés, et où l'ensemble de toutes les propriétés de la vie paraît le mieux combiné pour produire une intelligence forte, plus féconde en ressources, moins esclave de l'instinct et plus susceptible de perfectionnement. Chez tous les animaux de cette classe, l'embryon est contenu dans une matrice et se développe au moyen de communications vasculaires entre sa mère et lui. Ce lien intime, qui unit le fœtus à sa mère, ne devait pas cesser aussitôt après la naissance de ce dernier; en effet, l'enfant mammifère est trop faible dans les premiers temps de son existence pour pourvoir à ses besoins, et ses jeunes organes sont encore inhabiles à assimiler à leur propre substance les alimens que lui offre la nature. Il était donc nécessaire qu'il trouvât dans les mamelles de sa mère une nourriture

analogue à la faiblesse de ses organes, comme il trouve dans sa tendre sollicitude une égide contre les dangers sans nombre qui menacent sa frêle existence. On rencontre bien aussi chez les oiseaux, et peut-être même chez certains reptiles, une connexion semblable entre la mère et ses petits, et qui se prolonge après la naissance de ces derniers; mais chez ces animaux c'est une exception très-rare, et non une loi générale.

L'existence des mamelles et des fonctions qui leur sont départies semblent donc être la conséquence d'une matrice intérieure; union d'ailleurs bien démontrée par l'étroite sympathie et la réciprocité d'affection qui lient ces deux organes.

Anatomie.

Au nombre de deux dans l'espèce humaine, les mamelles s'élèvent en forme de demi-globes des parties supérieures latérales et antérieures de la poitrine. La position extérieure et élevée des mamelles était la plus convenable à un nourrisson, qui, ne pouvant plus puiser sa subsistance au-dedans de sa mère, ni la prendre de lui-même au dehors, était porté vers elle : « Position admirable, s'écrie *Roussel*, qui, en tenant l'enfant sous les yeux et dans les bras de sa mère, établit entr'eux un échange intéressant de tendresse, de soins, de caresses innocentes, qui met l'un à même de mieux exprimer ses besoins, et l'autre de jouir de ses propres sacrifices en en contemplant continuellement l'objet. » Le nombre et la position des mamelles peuvent éprouver des irrégularités étranges, rares à la vérité, mais dont on a pourtant des exemples. On cite dans les auteurs l'histoire rapportée par un moine de Corbie, d'une femme qui avait quatre mamelles, dont deux placées au dos correspondaient à deux autres situées, comme de coutume, sur le devant de la poitrine. *P. Borel*, *Blasius*, *Thomas Bartholin* disent avoir vu des femmes à trois mamelles. L'observation rapportée par M. *Robert*, médecin du lazareth de Marseille, de cette jeune femme qui allaitait son nourrisson par

une sorte de mamelon qu'elle portait à la partie supérieure de la cuisse, tandis qu'on ne voyait point de glandes mammaire au-devant du thorax, trouve encore ici sa place. Enfin M. le professeur *Percy* a consigné, dans un mémoire fort intéressant, de nombreux exemples de femmes multimammes. On distingue avec intérêt, dans cet écrit, l'histoire de la maheureure Anne de Boulen, dont la France et la Grande-Bretagne vantèrent la beauté, et qui cacha long-temps à Henri VIII le triste don que la nature lui avait fait de six doigts et de trois mamelles; c'est peut-être au dégoût qu'inspira ce vice de conformation à son barbare époux qu'elle dût ses infortunes et son supplice. Dans tous les temps et dans toutes les contrées on a vu des femmes à mamelles multipliées; mais ce phénomène fut plus commun dans la vieille Égypte, la Grèce et l'antique Idalie. Cela proviendrait-il, dit *Percy*, de l'influence de l'imagination des mères sur les fœtus renfermés dans leur sein, et peut-on l'attribuer aux statues de Diane et d'Isis, qui étaient représentées avec des mamelles sans nombre, et devant lesquelles les vierges et les femmes étaient sans cesse prosternées, les unes pour demander des maris, les autres des enfans aux déesses de l'hymen et de la fécondité? J'avoue qu'il répugne à mon esprit d'admettre une pareille influence; cependant un si grand nombre de faits viennent à son appui que je serais tenté d'y croire.

Si la nature, en s'égarant, a pu augmenter le nombre habituel des mamelles, il est aussi des femmes qui n'en ont offert qu'une seule. Le docteur *Lousier* a observé ce phénomène chez une dame et sa fille, et *Marandel* a montré à la Société anatomique une femme qui était dans le même cas. Mais ce ne sont pas encore les seuls jeux auxquels la nature se soit livrée, des auteurs disent avoir vu plusieurs mamelons sur une seule mamelle; *Hannœus* en a compté jusqu'à cinq ayant chacun leur auréole, et le lait jallissait de tous lorsque l'un d'eux était irrité.

Quant à la forme, au volume et aux dimensions, les mamelles ne présentent pas moins de différences; si nous les examinons tour à tour chez les deux sexes, nous les trouvons à peu près semblables jusqu'à

l'âge de la puberté; elles ne consistent ordinairement qu'en des tubercules cutanés plus ou moins rougeâtres, environnés d'un cercle auréolaire rugueux et d'une couleur brune. Mais à cette époque de la vie, la nature, qui dirige ses vues d'un autre côté chez l'homme, travaille au développement du sein chez la femme, et dès ce moment apparaissent des différences sensibles d'organisation; elles restent en quelque sorte à l'état rudimentaire chez l'un et n'offrent que peu d'intérêt; mais chez l'autre elles deviennent de la plus haute importance, soit par les différentes sympathies qu'elles ont avec les organes de la génération, sympathies qui peuvent déterminer des phénomènes morbides dans l'organisme animal, soit par le rôle important de leur sécrétion, qui seule peut fournir à l'enfant nouveau-né les élémens de sa conservation.

Les mamelles présentent des variétés de forme, de volume, de consistances subordonnées à l'âge, au tempérament, au climat, aux différentes circonstances de la vie. Ainsi, les années qui suivent la puberté sont celles où le sein réunit les conditions physiques ses plus heureuses; à cette époque, il doit presque tout son volume à la glande mammaire, et il s'offre à nos regards tel qu'on nous le représente dans ces belles statues antiques; il est ferme, arrondi, les deux portions sont bien détachées et se terminent doucement en pointe (1).

Il conserve ces attributs pendant quelques temps, puis il se déforme plus ou moins par les progrès de l'âge, en même temps qu'il perd de sa fraîcheur et de son élasticité. Mais rien n'apporte de changemens plus marqués dans l'économie de cette organe que les jouissances vénériennes, la gestation, l'allaitement, les maladies.

J'ai dit que le tempérament était aussi une des causes qui faisaient varier les conditions physiques du sein. Comme son volume ne dé-

---

(1) Suivant la remarque de Winckelman, les statues antiques nous offrent toujours des formes virginales, par suite du système des anciens artistes, qui consistait à ne point rappeler dans l'idée de la beauté les besoins et les accidens de l'humanité.

pend pas seulement de celui de sa portion glanduleuse, il arrive que les femmes lymphatiques ou bilieuses, chez lesquelles les fluides abondent, ont des mamelles plus molles, plus volumineuses. Le tempérament sanguin, au contraire, donne au sein le plus haut degré de perfection où il puisse atteindre, c'est lui qui revêt la peau de ces teintes admirables d'albâtre et de rose qui flattent si agréablement la vue.

Les mamelles offrent encore des variétés suivant les climats; dans certaines régions elles sont naturellement molles et pendantes, disposition organique regardée même comme une beauté chez certains peuples. Dans la Flandre, la Hollande, la Turquie, à Siam, les femmes ont les mamelles volumineuses. Les Languedociennes, les Marseillaises ont moins de gorge que les Normandes, les Belges. Les Groëlendaises, au rapport de *Buffon*, ont les mamelles molles et si longues, qu'elles donnent à téter à leurs enfans par-dessus leurs épaules. Quant à leur situation, elles peuvent être plus ou moins élevées, plus ou moins basses. Suivant *Buffon*, pour que les mamelles soient bien placées, elles doivent être à une certaine distance l'une de l'autre, de manière qu'il y ait autant d'espace d'un mamelon à l'autre qu'il y en a depuis le mamelon jusqu'à la fossette interclaviculaire, en sorte que ces trois points fassent un triangle équilatéral. Le sein bien conformé est le plus bel ornement du sexe et ce qu'il y a de plus aimable et de plus propre à faire naître l'amour. Cette pensée n'avait point échappé à un poète latin, qui l'a rendue dans son style gracieux par les vers suivans, adressés à sa maîtresse coquette :

Num quid lacteolum sinum, et ipsas
Præ te fers sine linteo papillas?
Hoc est dicere, posce, posce, trado,
Hoc est ad venerem vocare amantes.

Mais la belle conformation du sein n'est pas seulement un des attributs de la beauté; elle constitue encore un caractère important d'une santé robuste, et sous ce rapport elle intéresse vivement le médecin.

Si, comme l'a fait remarquer *Bichat*, des mamelles développées, bien détachées l'une de l'autre, sont l'apanage des tempéramens forts et vigoureux, la petitesse de leur volume, leur rapprochement sont presque toujours le présage funeste d'une disposition plus ou moins prochaine à la phthisie pulmonaire. Alors que de soins, que de précautions ne devra-t-on pas prendre pour s'opposer au développement et à la marche rapide de cette funeste maladie !

Organisation des mamelles. Une peau tendre, douce au toucher, en tout semblable à celle qui revêt les autres parties du corps, excepté le derme, qui est moins épais, recouvre la surface de ces deux hémisphères ; elle change de couleur à leur sommet, où elle forme une auréole rosée chez les filles, brunâtre chez les femmes, et dont le centre est surmonté d'une éminence nommée *papille* ou *mamelon*, de même couleur que l'aréole ; ce dernier est revêtu par une peau très-mince, striée de légers sillons : j'y ai observé quelquefois des poils peu nombreux. Cette peau est parsemée de follicules sébacés, qui sécrètent un fluide propre à lubrifier la papille pendant l'allaitement ; le centre de la papille est occupé par l'extrémité des vaisseaux galactophores, au nombre de douze à vingt, quelquefois plus nombreux ; la circonférence est formée par un tissu spongieux et sanguin.

Le mamelon jouit d'une sensibilité très-vive : peu saillant dans l'état de calme, il s'alonge, se durcit et entre dans une véritable érection à la moindre sensation voluptueuse ou sous l'influence d'une excitation même étrangère au plaisir. On a prétendu que cette propriété érectile n'était due qu'à une plus grande vitalité de la peau qui revêt la papille ; ce n'est pas mon opinion : il m'est souvent arrivé de diviser la papille à sa partie moyenne et suivant sa longueur, et je n'ai jamais manqué de reconnaître, surtout vers la ciconférence, un lacis considérable de vaisseaux sanguins à ouverture béante, et de filets nerveux qui, suivant tous les anatomistes, constituent le tissu érectile. L'opinion, du reste, que j'émets est celle qui a été professée par *Haller*, *Meckel* et *Béclard*. On a dit avec raison que le

système capillaire abondant qui se distribue aux tégumens de la mamelle est, comme celui du visage, sous l'influence des passions : les plus légères émotions de surprise, de crainte, de pudeur, d'amour ou de plaisir, provoquent l'afflux du sang dans l'organe et produisent ces effets si favorables à la beauté que nous observons chez les femmes dont la peau est très-fine.

Au-dessous de la couche cutanée on aperçoit un tissu lamineux, dont les auréoles, très-nombreuses, sont remplies d'une graisse jaunâtre, plus abondante en avant, beaucoup moins entre la partie postérieure de la glande mammaire et le muscle grand pectoral, et qui donne au sein son volume et ses formes. La glande est immédiatement en contact avec la peau à l'endroit où correspond l'auréole; aussi cette partie est-elle la plus sensible de l'organe.

Ce n'est qu'à l'époque où la femme commence à vivre pour l'espèce qu'on voit chez elle l'ébranlement général du tissu lamineux produire cette saillie, ces contours qui succèdent à des formes peu expressives; son sein se dessine avec grâce; les tégumens qui le recouvrent acquièrent un nouvel éclat de blancheur, l'auréole et la papille prennent de l'accroissement et se décorent d'une couleur rosée, qui est l'attribut de la jeunesse et de l'innocence. Mais tout change dans la nature; le temps ne signale son passage que par des débris : après plusieurs allaitemens la peau, long-temps distendue, perd son élasticité, son coloris; et la beauté, cette fleur délicate, disparaît comme un songe; une flaccidité désagréable succéderait à la souplesse et à la fermeté élastique dont les mamelles étaient douées, si cet embonpoint qu'amène ordinairement l'âge adulte ne les soutenait et n'en imposait par un certain air de fraîcheur. « Si cette nouvelle modification, dit *Roussel*, est incompatible avec la légèreté, la finesse des traits et cette taille flexible qui sont le partage de la puberté, elle admet au moins des grâces majestueuses et des agrémens qui, sans être aussi piquans, ne laissent pas quelquefois que de servir de piége à l'amour. »

Enfin la glande, organe spécial de la sécrétion du lait, se trouve

au centre de la mamelle; elle est de toutes parts environnée de tissu graisseux destiné à la protéger en la tenant plongée sous l'épaisseur de ses couches. Sa forme est celle d'un cône très-aplati, dont le sommet est libre et la base appuyée sur le muscle sterno-huméral. Le tissu cellulaire qui l'environne la pénètre de toutes parts en se condensant, et la divise ainsi en plusieurs lobules tout à fait distincts les uns des autres; on les voit se dessiner parfaitement en injectant les différens conduits lactifères avec des liquides diversement colorés.

La presque totalité de la mamelle se compose de petits grains rougeâtres, faciles à reconnaître, surtout chez les femmes qui allaitent. Ces globules, suivant *Mekel*, ont à peu près le volume d'un grain de millet, et sont eux-mêmes composés de vésicules plus petites, oblongues, creusées et disposées en rayonnant : cette disposition n'est pas très-difficile à apercevoir; j'ai pu deux fois l'examiner à loisir à l'aide d'une forte loupe (1). Les divers élémens de la glande sont unis entr'eux par du tissu cellulaire et des vaisseaux sanguins. Les conduits lactifères naissent par autant de racines qu'il y a de grains, et se réunissent en marchant vers le centre de la glande et derrière l'auréole où ils se terminent après avoir formé des dilatations ou sinus d'où partent les conduits éducteurs au nombe de douze à vingt, comme je l'ai déjà dit. Le conduit galactophore tout entier, qui comprend la portion afférente, la dilatation et le canal éducteur, est formé par une membrane molle, mince, transparente, semblable aux muqueuses, et n'est point garnie de valvules comme on l'avait cru pendant long-temps.

---

(1) On n'observe pas ordinairement cette disposition granulée chez les vierges et les femmes qui n'ont pas nourri; c'est sans doute ce qui a fait dire à M. *de Blainville* que le parenchyme des mamelles ne pouvait être assimilé à aucun autre organe sécréteur, et qu'il était composé de cryptes très-alongés et de filamens cellulaires, élémens peu semblables aux grains séparés (*acini*) qui forment ordinairement le tissu glanduleux.

Les injections de *Haller*, répétées par *Bichat*, ont prouvé que les vaisseaux excréteurs de la glande naissaient dans chaque globule de l'extrémité des artères; mais je ne pense pas, comme l'ont cru ces deux illustres anatomistes, que le tissu graisseux concourre à la sécrétion du lait. Il me paraît probable, comme l'observe *Mekel*, qu'ils ont pris pour des vaisseaux lactifères les filamens cellulaires qui pénètrent la substance de l'organe.

Les artères qui se distribuent aux mamelles viennent des mammaires internes, des thoraciques longues, d'un rameau de l'axillaire et des intercostales; ces vaisseaux se distribuent de manière que leurs branches s'avancent entre les lobes de la glande, les rameaux entre les lobules, et que leurs ramifications vont se perdre dans les grains glanduleux. Des veines chargées de reporter le sang dans le torrent de la circulation portent le même nom et affectent la même direction; les plus superficielles se font remarquer, sous une peau fine et blanche, par une couleur bleue qui ajoute à l'éclat des charmes dont la nature a embelli le sexe. Un de nos poètes qui a le mieux connu la femme, séduit par cette disposition, a dit, avec autant de grace que de justesse, en parlant de la peau qui revêt les mamelles :

> Ce tissu transparent dont un sang vif et pur
> Court nuancer l'albâtre en longs filets d'azur.

Les vaisseaux lymphatiques, en nombre très-considérable, naissent du tissu cellulaire et des conduits lactifères; grêles d'abord, ils grossissent en se réunissant, et se rendent aux ganglions lymphatiques entre le côté externe de la base de la mamelle et le muscle grand pectoral, et se dirigent tous vers les ganglions de l'aisselle, où ils se ramifient.

Les nerfs naissent des paires dorsales et des branches inférieures du plexus cervical.

Usage des mamelles. Les mamelles ne sont pas seulement pour la femme un ornement et l'un de ses plus séduisans attraits, elles sont

encore destinées par la nature à un usage plus important, à l'alimentation des nouveau-nés : c'est ainsi que le beau de nature est toujours bon ; il ne plaît pas seulement, il est toujours utile. Mais je traiterai plus au long de l'importante fonction de la lactation dans la seconde partie de cette thèse; je veux dire ici quelque chose de l'usage des mamelles chez l'homme. Quelques physiologistes pensent qu'on doit les regarder moins comme un organe d'utilité que comme caractère de la grande classe à la tête de laquelle il est placé; d'autres n'ont pas craint d'affirmer que la nature a refusé à l'un des sexes la faculté de nourrir, parce que cette faculté ne serait pas d'accord avec la dignité de l'homme.

Cette opinion, qui tendrait à avilir la femme, est dénuée de fondement. En effet, la glande mammaire, quoique très-petite chez l'homme, éprouve pourtant un gonflement notable à l'âge de la puberté; et quelques faits que j'ai recueillis dans les auteurs prouvent qu'elle peut fournir un lait abondant et réparateur dans certaines circonstances. Ainsi M. de Humboldt, dans son voyage au Nouveau Continent, rapporte l'histoire fort détaillée d'un paysan de la race blanche, qui, pour apaiser les cris de son jeune fils privé de sa mère, devenue malade, lui présenta ses mamelles; il fut fort étonné, au bout de quelques jours, de voir que son sein avait acquis un volume considérable et qu'il fournissait un aliment abondant à son enfant : il le nourrit ainsi pendant cinq mois. Déjà *Alexandre Benedictus*, anatomiste distingué de Vérone, avait rapporté un fait de ce genre. Enfin dans sa Physiologie, M. le professeur *Richerand* dit avoir vu souvent un liquide blanc et sucré s'écouler du sein de jeunes hommes qui venaient d'atteindre la puberté.

Parmi les animaux, quelques-uns partagent avec l'homme le privilége d'avoir deux mamelles placées sur le devant de la poitrine : de ce nombre sont l'éléphant, le singe, la chauve-souris. Tous les solipèdes, quelques ruminans ont aussi deux mamelles, mais elles occupent les régions inguinales. Parmi les autres animaux il en est qui en ont quatre, d'autres six, d'autres huit, placées sous le ventre; d'au-

tres en ont jusqu'à dix ou douze rangées longitudinalement sur la poitrine ou l'abdomen. Le nombre des mamelles est ordinairement en rapport avec celui des petits; toutefois, pour établir un calcul juste à cet égard, il faut, suivant M. *Cuvier*, compter les mamelons plutôt que les masses glanduleuses.

Chez les animaux les mamelles sont pendantes, alongées, contiguës, et n'offrent jamais aucun de ces beaux caractères qui distinguent la race humaine; c'est ainsi que fier, par instinct, de la prérogative attachée à son espèce, l'homme a placé la perfection dans la conformation la plus plus éloignée possible de celle des animaux (1).

Physiologie.

Parmi les nombreuses sympathies qui lient nos organes, les physiologistes ont remarqué depuis long-temps celles qui existent entre l'utérus et les mamelles. Il y a entre ces deux organes un commerce de sensibilité qui fait qu'ils se partagent ou se communiquent réciproquement leurs affections. Ce commerce intime devient très-manifeste aux diverses époques de la vie : ainsi tout le monde connaît la grande influence qu'exerce sur le sein le passage de l'enfance à la puberté. Avec quelle grâce le docteur *Roussel* nous a retracé ce bel âge de la vie, où tout s'anime pour la jeune fille, où tout prend pour elle une âme, une signification ! Et comme on lit toujours avec un nouveau plaisir les paroles aimables de ce médecin philosophe, je ne résiste pas au désir de les placer ici : « Dans cet âge, où la nature tra-
« vaille à mettre la femme en état de se reproduire et à donner aux
« organes qui doivent servir à cette œuvre importante le degré de
« perfection qu'elle exige, son corps éprouve une secousse générale
« qui va frapper avec une force particulière ces deux parties opposées
« par leur siége et différentes par leurs fonctions, dont l'une est l'in-

(1) *Bichat.*

« strument immédiat de l'ouvrage de la génération, et l'autre le « nourrit, l'augmente, le fortifie : alors toute la masse cellulaire s'é- « branle aussi et se modifie; elle s'arrange autour de ces deux par- « ties, qu'elle rend plus saillantes, comme autour de deux centres, « d'où elle envoie ses productions aux différens organes qui leur sont « soumis. Les productions qui partent du centre supérieur, après « avoir arrondi le cou et lié les traits du visage, vont se perdre agréa- « blement vers les épaules et se prolonger vers les bras, pour leur « donner ces contours fins, déliés et moelleux, qui se continuent « jusqu'aux extrémités des mains. Les productions qui partent de « l'autre centre vont modifier à peu près de la même manière toutes « les parties inférieures..... Tout s'anime alors dans la femme; ses « yeux, auparavant muets, acquièrent de l'éclat et de l'expression; « tout ce que les grâces légères et naïves ont de piquant, tout ce que « la jeunesse a de fraîcheur brille dans sa personne. De ce nouvel état « il résulte en elle une surabondance de vie qui cherche à se ré- « pandre, à se communiquer; elle est avertie de ce besoin par de « tendres inquiétudes et des élans qui ne sont que la voix tyrannique « et douce de la volupté. Alors tout s'empresse, tout vole au-devant « de la beauté pour la servir et briguer le bonheur de recevoir ses « chaînes. »

Les faits se pressent en foule pour démontrer l'étroite sympathie qui unit les mamelles à l'utérus. Il est présumable, dit *Haller*, qu'une même cause produit l'accroissement des seins et l'expansion de la matrice. « *Adeò ut eadem causa videatur et mammarum incrementum urgere et uterum expandere.* »

Si les menstrues sont supprimées, on voit, dans quelques circonstances, un écoulement sanguin se faire par le mamelon, et ainsi suppléer l'hémorrhagie utérine. Le professeur *Pinel* en rapporte un exemple; et M. *Andral*, dans le cours de pathologie de la Faculté (année 1830), a cité deux faits analogues. Lors de la gestation, dit le père de la médecine, la gorge augmente de volume; mais si le fœtus meurt dans la matrice, elle s'affaisse.

Les mamelles participent à la volupté de l'union sexuelle ; la papille entre en érection au signal donné par les organes génitaux. Un médecin de Montpellier rapporte l'exemple d'un jeune dame dont le lait jaillissait avec force dans le moment où, tendrement émue par les caresses de son mari, elle s'abandonnait à toute l'ivresse du plaisir. Dans quelques pays, on n'obtient le lait des vaches qu'en introduisant un bâton poli dans le vagin, ou en insufflant un air chaud dans le canal vulvo-utérin. Enfin les fonctions des mamelles cessent quand l'activité de la matrice va s'éteindre ; et le temps marqué pour l'inertie de l'utérus est aussi celui qui voit les sources du lait se tarir.

Tous ces faits démontrent jusqu'à l'évidence les connexions sans nombre qui lient les deux organes de la femme destinés à la conservation de l'espèce. Quels sont donc ces moyens d'union? Le scalpel de l'anatomiste les a en vain cherchés. Pour moi, je ne me jetterai point dans le vague des hypothèses ; ma raison s'arrête devant un voile qu'elle ne sait pas déchirer. Nous ne connaissons nullement les instrumens qui produisent les sympathies, et ce mot servira peut-être encore long-temps à cacher notre ignorance.

Arrivons enfin à l'importante fonction des mamelles, l'allaitement. Aussitôt après l'accouchement, la matrice n'a plus qu'à écarter les débris de l'échaffaudage qui soutenait l'enfant dans son sein; mais après ce dernier acte la mère n'a pas encore complété sa maternité; son enfant ne peut pas entrer seul dans le chemin de la vie. C'est pour protéger ses premiers pas que les mamelles sont devenues l'unique objet de l'attention de la nature, parce que c'est d'elles qu'elle a absolument besoin pour le soutien du nouveau-né; elle semble transporter toute son activité vers ces organes, et employer toute la somme des forces qu'elle avait concentrées vers l'utérus dans les premiers temps de la conception. Prévoyante, elle n'attend pas le terme de la grossesse pour disposer les mamelles à la fonction qui leur est propre; elle y forme du lait long-temps avant que cette époque n'arrive, et peu de mois après la conception le sein est déjà devenu le siége d'une véritable congestion ; il est douloureux et tendu, et aussitôt que l'ac-

couchement est terminé, on voit arriver par torrens cette liqueur, aussi agréable à la vue que flatteuse au goût.

Ici s'offrent tout naturellement à notre examen plusieurs questions de théorie de la plus haute importance : comment s'opère la fonction de l'allaitement? Quels sont les agens qui apportent les matériaux propres à la formation du lait? Pour résoudre la première question, les physiologistes, en s'arrêtant à la rigoureuse observation des faits, admettent dans chaque glande un mode de vitalité propre en vertu de laquelle chacun de ces organes s'approprie à sa manière les matériaux de sa nutrition et de sa sécrétion, mais par un mécanisme qui nous est tout à fait inconnu. Ainsi, d'après cet énoncé, je n'admets ni de ferment particulier dans chaque glande, comme le faisaient les anciens, ni l'affinité des molécules les plus pesantes du sang, comme le pensait *Hemberger*, non plus que l'influence de l'âme, à la manière de *Stahll*, l'archée de *Vanhelmont*, ou les globules différemment figurés de *Boërhaave*, etc. Toutefois nous savons que le lait est un travail de la vie qui n'a et ne peut avoir lieu que pendant un certain temps. Si le lait était un effet passif de l'organisation et du cours ordinaire des temps, les femelles d'animaux en auraient toujours, parce qu'elles ont toujours la matière et les instrumens avec lesquels la nature l'a produit; mais il faut que la vie, excitée par un but important, les mette en œuvre, et en tire ce qu'ils n'auraient jamais produit d'eux-mêmes.

Quant à la seconde question, quels sont les organes qui apportent les matériaux propres à la formation du lait? Les physiologistes ont varié d'opinion : les uns, voyant l'abondance des vaisseaux lymphatiques du sein et les artères n'offrir qu'un petit calibre, ont pensé qu'il était impossible d'admettre que les matériaux du lait fussent puisés dans le sang; mais qu'il était bien plus probable que ce fluide était fourni par la lymphe que les vaisseaux lymphatiques charient. D'autres, avec *Chaussier* et *Bichat*, sont, avec juste raison, d'un sentiment totalement opposé : en effet, comment concevoir que la nature, si régulière dans toutes ses opérations, se modifie et se change pour la sé-

crétion seule du lait? Et si nous voulons nous arrêter sur ce prétendu transport de la lymphe dans les lactifères, comment accommoder ce transport avec la disposition bien connue des vaisseaux lymphatiques? Si l'on vient à les inciser suivant leur longueur, on trouve dans leur intérieur des valvules dirigées précisément en sens contraire de la circulation laiteuse, et pour les remplir de mercure on est obligé de les prendre à leur origine. L'inspection anatomique de cet ordre de vaisseaux suffit seule pour se convaincre de l'erreur dans laquelle on est tombé dans la première hypothèse. Pour qu'elle fût admissible, il faudrait que les lymphatiques allassent en grossissant à mesure qu'ils s'approchent des mamelles, et l'anatomie démontre le contraire. Quelques lymphatiques arrivent bien, en effet, à la mamelle; mais ils viennent des parois de l'abdomen, et sont en nombre moins considérable que ceux qui partent de la partie postérieure de l'organe et qui vont se rendre aux glandes axillaires. Mais on les observe, dit-on, plus développés pendant l'allaitement, et remplis d'un fluide très-abondant; c'est vrai, et je répondrai à cela que toutes les propriétés vitales de la mamelle sont alors accrues d'une manière admirable : et n'a-t-on pas vu les artères mammaires développées outre mesure chez les femmes qui ont nourri long-temps? Cependant, dira-t-on, à quoi sert cette énorme quantité de vaisseaux lymphatiques qui environnent le sein de toutes parts? Il me paraît plus naturel de leur attribuer la propriété d'absorber la portion du fluide qui n'a pas été excrétée, et de la transmettre dans le torrent de la circulation, plutôt que de servir à la sécrétion du lait. D'ailleurs, en nous aidant de l'analogie, n'en voit-on pas une plus grande quantité à la surface du foie, et s'est-on jamais avisé de leur attribuer la sécrétion de la bile?

L'objection faite sur la ténuité et le petit nombre des artères qui se distribuent à la mamelle, et sur l'impossibilité où elles sont de fournir une sécrétion aussi abondante, n'est pas plus fondée; car, voyez la circulation accélérée pendant l'allaitement : elle compenserait déjà la petitesse de leur calibre, si les artères n'augmentaient pas

de volume, comme je l'ai déjà dit; et si de nouveau nous consultons l'analogie, ne voyons-nous pas la glande lacrymale ne recevoir ses artères que des ramifications très-déliées de l'opthalmique? Les larmes en sont-elles moins abondantes dans certaines circonstances où cette sécrétion se fait avec une étonnante rapidité, tandis que dans l'état naturel elle est infiniment peu considérable et s'opère lentement. Ne voit-on pas également quelquefois les artères rénales, spermatiques, celles qui se distribuent aux glandes salivaires, sécréter des fluides dans une proportion non moins surprenante? Enfin les communications des artères avec les excréteurs ne sont-elles pas assez prouvées, non-seulement par les injections, ce qui serait suffisant, mais encore par le sang qui coule du mamelon lorsque l'enfant exerce des succions trop fortes?

Il me reste à parler d'une dernière opinion, émise d'après quelques faits particuliers, par M. *Girard*, de Lyon. Ce médecin prétend qu'il existe dans l'abdomen un organe spécial, qui fait subir aux matériaux du lait un premier degré d'élaboration, avant d'acquérir le dernier degré d'assimilation par leur passage à travers les mamelles. Mais je demanderai quel est cet organe spécial, quels sont ces vaisseaux particuliers de l'abdomen? Ils sont inconnus : ils ont échappé au scalpel de nos *Wenslou*, de nos *Bichat*, de nos *Chaussier*; M. *Girard* ne les connaît pas lui-même, ils ont éludé les recherches de tant de physiologistes savans et industrieux, qui ont consacré leurs veilles à l'étude de nos fonctions!

Je crois donc que le lait est sécrété immédiatement du sang, et que cette sécrétion se fait en vertu d'un travail de la vie qu'il ne nous est pas donné de comprendre (1). C'est ainsi que dans la plupart

---

(1) Si je n'ai pas abordé toutes les objections que l'on peut faire à cette opinion, c'est que les bornes de cette dissertation ne me le permettaient pas. On pourra consulter avec beaucoup d'avantage un mémoire sur ce sujet de M. *Saltion*, de Nantes, couronné par l'Académie de médecine, et inséré dans le 61^e^. volume du Recueil périodique de la Société médicale de Paris.

des phénomènes naturels nous sommes réduits au rôle d'observateurs.

Il ne faut pas seulement une action immédiate de la vie pour former le lait dans les mamelles, il faut encore qu'une secousse de sa part en opère la sortie ; le lait ne coulerait jamais dans la bouche du nourrisson, et ne céderait point aux autres moyens par lesquels on sollicite son écoulement sans une disposition active de la part de l'organe, qui se roidit pour exprimer la liqueur qu'il contient. L'enfant favorise cette disposition par des frottemens proportionnés à la sensibilité de la partie ; par instinct ou par hasard, et bientôt par expérience, il chatouille les mamelles avec sa tête ou avec ses mains, et ces irritations légères et souvent même agréables déterminent un orgasme particulier très-favorable à l'entier accomplissement de la fonction de la lactation. Ces irritations ont tant d'influence sur la sécrétion du lait, qu'il y a des mères qui ne sauraient donner à téter à d'autres qu'à leur nourrisson. Quelquefois les nourrices trouvent des enfans qui ne déterminent pas chez elles ces chatouillemens voluptueux ; aussi telle nourrice a-t-elle plus d'affection pour un nourrisson que pour un autre. Les animaux nous offrent des exemples de faits semblables; ainsi les vaches retiennent leur lait si une main inhabile veut les traire; on raconte même que celles des Pyrénées cessent de donner du lait lorsqu'elles ont été tétées par des serpens, dont le chatouillement monte l'organe sécrétoire à un degré de sensibilité où la main du pâtre n'a pas le pouvoir de le ramener.

Une irritation quelconque, et principalement celle qui résulte de l'action de téter, peut, sans le concours de la génération, occasioner dans le sein des vierges ou des femmes sans enfant un travail particulier, une élaboration vitale qui produit un lait véritable ou au moins une humeur nutritive. *Chaussier* et *Baudelocque* ont rapporté des faits bien observés qui confirment cette opinion ; c'est aussi ce qui peut expliquer comment cette jeune romaine, dont l'histoire nous a transmis le dévouement, put allaiter pendant plusieurs mois son vieux père condamné à mourir de faim dans un cachot. Des

auteurs ont voulu rapporter ce fait au pouvoir des passions de l'âme; mais si l'on conçoit la possibilité de modifier la sécrétion d'une glande par l'influence des passions, peut-on admettre qu'un organe comme la mamelle soit tiré de son intermittence par le seul effet de la piété filiale?

Pathologie.

Si la femme, cette moitié si intéressante de l'espèce humaine, est assiégée par la douleur dès son enfance, au milieu de sa vie comme au déclin de ses jours, si l'état de maladie prédomine chez elle sur celui de santé, ne sera-t-elle pas bien digne de toute la sollicitude du médecin désireux d'être utile? En formant des êtres si sensibles et si doux, « la nature, nous fait remarquer *Thomas*, semble s'être bien plus occupée de leurs charmes que de leur bonheur: sans cesse environnées de douleurs et de craintes, les femmes partagent tous nos maux, et se voient encore assujetties à des maux qui ne sont que pour elle. Parmi les nombreuses maladies qui viennent empoisonner leur existence, celles qui ont pour siége les mamelles méritent d'arrêter nos regards; la vive sensibilité qui environne le sein, la multiplicité des causes qui peuvent augmenter les propriétés vitales de cet organe, soit en agissant directement sur lui, soit en portant leur action primitive sur l'utérus, rendent raison des fâcheux priviléges accordés à cet appendice important de l'appareil reproducteur. C'est pendant la puberté, et surtout vers le déclin de ce bel âge de la vie qu'apparaît l'effroyable cortége des maladies de la mamelle; dans l'enfance comme dans la vieillesse ces organes sont condamnés au repos, et leurs maladies ne s'observent que rarement. J'examinerai tour à tour les lésions de fonction et les lésions de tissu du sein: parmi les premières, nous aurons à étudier le défaut de sécrétion du lait ou l'agalaxie, le trop d'abondance de cette même sécrétion, et je signalerai ensuite quelques vices de conformation qui mettent obstacle à l'allaitement. Les lésions de tissu offriront à notre examen, 1°. quelques maladies du mamelon, telles que son excoriation, son

ulcération; 2°. la mammite aiguë et les diverses formes de la mammite chronique; je parlerai enfin de quelques tumeurs enkystées trop souvent confondues avec d'autres affections.

Agalaxie ou abscence de lait. La sécrétion du lait peut être diminuée ou même supprimée par un vice de conformation ou une maladie du sein; l'état physique de la nourrice, l'abus des jouissances vénériennes, les passions de l'âme, des évacuations abondantes sanguines ou humorales, l'application des astringens sur les mamelles, une compression quelconque exercée sur ces organes; elle peut également dépendre d'une maladie des lèvres, de la langue ou de la bouche de l'enfant, qui l'empêche de saisir le mamelon. Dans le traitement de l'agalaxie, les prétendus galactophores ne méritent aucune confiance; mais il faut combattre par des moyens convenables chacune des causes qui a produit la maladie : c'est ainsi qu'on emploie les doux toniques unis aux calmans chez les femmes d'une constitution faible et irritable, les tempérans et les antiphlogistiques chez celles qui ont un tempérament sanguin et une constitution robuste. Comme c'est principalement sur les moyens fournis par l'hygiène qu'il est permis de fonder quelques espérances, la nourrice devra se soustraire à toutes les passions vives ou tristes qui ont plus ou moins de pouvoir sur l'élaboration du lait. Pour être plus libre de leur influence, elle devra se retirer à la campagne : la tranquillité qui lui est nécessaire fuit le tumulte et le bruit des villes; les avantages d'un air pur, celui d'une nourriture plus fraîche qu'offrent à la campagne les végétaux de toute espèce doivent aussi faire préférer ce dernier séjour. La femme, pendant l'allaitement, ne devra pas songer aux plaisirs de l'amour; il est contre-nature qu'elle accomplisse ces deux fonctions à la fois, et qu'elle entreprenne un nouvel ouvrage avant d'avoir mis la dernière main à celui qui captive actuellement son attention et réclame tous ses soins.

Excès de lait. Cette incommodité, qui survient ordinairement chez

les femmes pléthoriques, et qui mènent une vie sédentaire et peu laborieuse, s'annonce par le gonflement souvent douloureux du sein et par l'écoulement du lait. Si ce fluide ne trouve pas d'issue au dehors, il peut s'accumuler dans un point circonscrit, comme *Volpi*, dans sa traduction de *Richter*, en rapporte un exemple; ou se répandre dans toute la mamelle, et lui donner un volume énorme. Dans cette circonstance, les femmes ont besoin de secours méthodiques et habilement employés pour éviter les accidens qui résultent d'une foule de pratiques populaires. On emploie en topiques les résolutifs et les astringens légers, tels que l'oxycrat, la pommade à la rose, l'eau salée, les cendres chaudes de sarment, etc. Quant aux moyens internes, le régime est rendu plus sévère; on donne des tempérans, on établit une légère dérivation sur le canal intestinal à l'aide de doux purgatifs; on prescrit un exercice modéré. Si ces moyens étaient insuffisans, si la constitution sanguine était très-développée, je conseillerais une saignée du bras ou l'application de quelques sangsues dans un lieu choisi.

Je dois mentionner ici certains vices de conformation qui s'opposent à l'allaitement; on trouve quelques femmes chez lesquelles le mamelon est imperforé; chez d'autres il manque complètement: ces deux états mettent un obstacle insurmontable à l'allaitement, et la mère qui en est atteinte est libre du devoir impérieux que lui prescrivait la nature de nourrir son enfant. Mais il arrive aussi quelquefois que le mamelon est trop court, trop gros, ou d'une longueur démesurée: il en résulte, dans les premiers cas, que le nourrisson s'épuise en efforts inutiles, et dépérit faute de nourriture; dans le dernier, que le mamelon se replie, et que l'enfant a besoin d'une certaine habitude pour vaincre l'obstacle que cause cette conformation.

Lorsque le mamelon est trop petit, on peut obtenir son alongement en exerçant sur lui, soit des succions avec la bouche opérées par une personne saine, soit avec des instrumens de verre propres à cet effet. Il convient d'avoir recours à cette pratique quel-

que temps avant l'accouchement; la femme s'épargnera ainsi bien des peines qui résulteraient de la privation de nourrir son enfant, de l'engorgement de ses mamelles et des maladies qui en sont la suite. Quand la papille est trop volumineuse, il faut confier le nouveau-né à une nourrice étrangère pour quelque temps, et, lorsque ses forces seront suffisantes, on le rendra aux soins exclusifs de sa mère.

Maladies du mamelon. Les tégumens qui recouvrent la papille sont si délicats, qu'il arrive souvent que les succions de l'enfant y déterminent de l'inflammation; l'excoriation et même de légers ulcères en sont quelquefois la suite. Il en résulte des douleurs intolérables toutes les fois que le mamelon est saisi, et, malgré tout son courage, la mère se voit obligée de renoncer à nourrir. On devra, dans ce cas, oindre la partie malade avec des corps gras, qui par leur saveur et leur odeur ne dégoûtent pas le nourrisson : c'est ainsi qu'on emploie avec avantage le beurre frais uni à l'amidon. *Van-Swiéten* recommande l'usage du suc de joubarbe coupé avec le lait, et il veut qu'avant de donner à téter on lave soigneusement le mamelon avec de l'eau tiède. La pommade aux concombres, à laquelle on ajoute quelques grains de calomel, le baume du chevalier *Laborde*, le beurre de cacao, les bouts de sein de madame *Lebreton*, sont autant de moyens auxquels le praticien instruit pourra recourir avec avantage. On devra, dans tous les cas, recouvrir la papille avec ces plaques de caoutchouc (1) qui ont l'avantage de prévenir le frottement des vêtemens et le contact de l'air. Enfin, si les douleurs sont trop vives, on devra cesser l'allaitement, et il sera convenable de remplacer les succions de l'enfant par l'application de ventouses, qui dégorgeront la mamelle sans comprimer le mamelon.

Des ulcères de mauvaise nature envahissent quelquefois la papille,

(1) Bouts de sein.

et la détruiraient entièrement, si les secours de l'art ne venaient pas les combattre. Ces ulcères sont dus le plus souvent au vice vénérien ; lorsqu'on aura bien reconnu leur nature, on devra administrer le traitement indiqué dans les maladies de cette espèce. Plusieurs variétés des maladies de la peau choisissent aussi la papille pour siége. J'ai eu occasion d'observer un eczéma qui circonscrivait assez exactement le mamelon ; il durait depuis dix mois ; des gerçures profondes avaient succédé à une rougeur assez vive de la peau : celle-ci avait été d'abord hérissée de petits points saillans, comme argentés ; plus tard on avait observé de véritables vésicules, qui bientôt apparurent sous la forme et avec la grosseur d'une petite tête d'épingle, transparentes et entourées d'une auréole inflammatoire très-prononcée. La malade affectée de cet eczéma fut guérie à l'hôpital de la Charité par les soins de M. le docteur *Rayer*. Plusieurs espèces du genre herpès, du genre lichen, de l'impétigo, attaquent également le mamelon ; on devra employer contre ces maladies les moyens reconnus applicables à chacune d'elles.

Mammite aiguë. Cette maladie résulte tantôt de l'inflammation du tissu adipeux ; tantôt de la stase du lait dans les vaisseaux excréteurs de la glande mammaire, tantôt enfin de l'existence simultanée de ces deux affections. Elle reconnaît pour cause l'impression d'un air froid et les écarts de régime auxquels se livrent trop souvent les nouvelles accouchées. A cette époque, les femmes devraient proportionner les moyens de leur conservation aux besoins nombreux que réclame leur état, surtout se garder soigneusement de découvrir leurs bras et leur poitrine. En effet, si les glandes axillaires principalement sont mal défendues contre l'impression du froid, elles peuvent s'obstruer, et, comme les vaisseaux lymphatiques de la mamelle s'y rendent, on conçoit aisément la facilité de l'engorgement du tissu cellulaire de ces organes. Cependant il ne dépend pas toujours de la nourrice de prévenir cet accident ; souvent même, avant le temps de l'accouchement, le lait se porte avec impétuosité aux mamelles, les distend, et, si elle

n'a recours à des succions artificielles, les canaux lactifères peuvent s'engorger.

Quelle qu'en soit la cause, la mamelle se gonfle, devient dure, et se montre parsemée de cordes noueuses; elle est le siége de douleurs qui gênent les mouvemens du membre correspondant. Lorsque l'inflammation se borne au tissu graisseux, la tumeur est lisse et égale au toucher; elle est dure, inégale, au contraire, lorsque la glande mammaire est le siége du mal : si toutes ces parties sont attaquées en même temps, alors la tumeur est lisse dans un endroit, bosselée dans un autre. Suivant la nature des parties malades, le traitement ne sera pas le même. Dans le simple engorgement laiteux, on seconde la succion faite avec des ventouses par l'application continuelle d'un corps doux et chaud, qui puisse entretenir la transpiration. Si les douleurs sont trop vives, on a recours à l'application de cataplasmes émolliens et narcotiques, aux antiphlogistiques, même à l'application de sangsues autour de l'organe; le repos, la diète et un régime sévère doivent être prescrits et modifiés suivant l'intensité des symptômes. Lorsque le phlegmon devra se terminer par suppuration, le médecin en sera averti par une fièvre assez intense, par des frissons irréguliers, des douleurs pulsatives, par la sécheresse et l'aridité de la peau; enfin une fluctuation sensible dans un point de la mamelle ne laissera aucun doute qu'une collection purulente s'y est formée. La suppuration est-elle bornée au tissu graisseux, il convient de donner issue au pus avec la lancette; si, au contraire, elle a son siége dans la glande, je me range de l'avis de *Sabatier* et de M. le professeur *Boyer*, qui veulent qu'on abandonne à la nature l'ouverture de l'abcès. Suivant ces célèbres chirurgiens, on évite ainsi l'induration des parties dont la suppuration n'est pas encore assez avancée. Lorsqu'on pratique une ouverture avec le bistouri, il faut avoir soin d'y placer une bandelette de linge effilée et enduite de cérat pour faciliter l'écoulement de tout le pus qui se formera par la suite. On devra toujours recouvrir le sein de cataplasmes émolliens, et plus tard on appliquera à sa surface un bandage légèrement compressif. M le

professeur *Cloquet* a retiré de grands avantages de ce moyen thérapeutique à l'hôpital Saint-Antoine et à l'hôpital Saint-Louis. Il arrive souvent qu'après la période inflammatoire des fistules interminables restent ouvertes à la surface de la peau : dans ce cas, il fait appliquer sur la mamelle un bandage de corps modérément serré ; on y a pratiqué d'avance des ouvertures correspondantes aux fistules, et les pansemens peuvent se faire tous les jours d'une manière convenable, sans déplacer l'appareil. M. *Cloquet* a obtenu souvent par cette méthode, dans l'espace de dix à quinze jours, la guérison de fistules qui depuis un temps fort long faisaient le désespoir des malades et des médecins aux soins desquels elles étaient confiées.

On rencontre souvent chez les nouvelles accouchées dont les seins sont très-volumineux l'érysipèle simple (*erysipelas exquisitum*) ; cette affection n'a rien de grave et se termine le plus souvent d'une manière heureuse dans un délai de cinq à huit jours. Mais l'érysipèle se montre aussi quelquefois avec des caractères particuliers : il survient d'abord une vive douleur sans tuméfaction ; la peau offre une teinte rosée autour du mamelon ; la rougeur s'étend irrégulièrement au dehors, et de petites phlyctènes, comme herpétiques, en circonscrivent l'étendue. A mesure qu'elle gagne ainsi de proche en proche, la peau qui était primitivement affectée devient d'un blanc jaunâtre, elle perd sa sensibilité, et quand, au bout de deux ou trois jours, l'érysipèle se borne, on trouve que cette membrane est frappée de mort dans tout l'espace qui sépare l'auréole et le mamelon du point où l'érysipèle s'est arrêté : la peau, ainsi frappée de gangrène, ne répand aucune odeur d'abord, mais elle se détache peu à peu par la suppuration et alors une odeur très-fétide s'en exhale ; une large surface ulcérée se trouve à découvert, et la cicatrisation est très-lente à s'établir. Les deux seins peuvent être affectés de la même maladie ; mais quelle que soit l'étendue de la gangrène, les mamelons, ainsi que l'auréole qui les entoure, restent toujours intacts. En général, l'art ne peut rien opposer à cet érysipèle ; lorsque les escharres commencent à tomber, on pourra laver la plaie avec de l'eau légèrement chlorurée, si

l'irritation n'est pas trop vive, et on devra conduire la plaie à guérison avec des pansemens simples.

Irritation chronique des mamelles. Nous rangeons sous cette dénomination l'induration, le squirrhe et le cancer du sein : ces trois affections, regardées comme différentes par la plupart des auteurs, ne sont probablement que trois degrés d'une même maladie; toutefois je me hâte de dire qu'il convient de ne pas les confondre, car l'examen des parties où elles siégent offre de grandes différences. En effet, dans l'induration, les tissus ne sont pas encore altérés; ils conservent leur même organisation et ne sont qu'accablés, si je puis m'exprimer de la sorte, sous l'exubérance des sucs qui les ont pénétré de toutes parts; mais si, trop faibles pour réagir d'eux-mêmes, ils ne peuvent revenir à la santé, ils reprendront bientôt leur état normal si l'art vient à leur secours. Le squirrhe diffère essentiellement de l'induration : déjà ici les solides ne jouissent plus de leur première organisation, ils en ont pris une nouvelle; les fluides et les solides ont formé un composé nouveau qui offre une apparence particulière, et que les auteurs ont fort bien désigné par le mot *lardacé*, ayant à peu près l'apparence et la couleur de la substance avec laquelle ont l'a comparé. Enfin cette dernière dégénérescence peut encore passer à un troisième degré, qu'on appelle *cancer*. Cette expression, tout impropre qu'elle est, me paraît pourtant devoir être conservée dans la science : en effet, bien que la maladie cancéreuse doive incontestablement être rapportée à la grande famille des inflammations, bien qu'il fût pernicieux de la ranger dans un cadre nosologique à part, il faut pourtant convenir que cette inflammation a un caractère tout spécial, celui d'envahir les tissus voisins, de marcher vers une désorganisation prompte et souvent inévitable, de tendre à se reproduire dans toute l'économie et principalement dans les organes de même espèce. Frappés de ces considérations, les anciens l'avaient comparé au crabe de mer; ils avaient vu, dans les prolongemens qu'il envoie dans les tissus, les pattes de ce crustacée décapode : telle fut l'origine

du mot *cancer*. Je ne dirai rien des opinions paradoxales qui ont régné en médecine sur la nature de cette maladie; dans cette thèse je ne dois présenter que des vérités pratiques ou des idées sages et en harmonie avec le perfectionnement de la science physiologique. Je me contenterai d'établir, avec plusieurs pathologistes modernes, qu'aujourd'hui il paraît incontestable que le squirrhe doive être considéré comme une induration produite par une exhalation et le séjour d'une matière concrescible dans les alvéoles de nos tissus, par suite d'une irritation, et les ulcères cancéreux d'espèces différentes, comme la dégénérescence produite par une inflammation secondaire qui détermine la fonte des tissus existans déjà dans une condition morbide. Il n'entre pas dans mon sujet de développer ces questions, qui sont du plus haut intérêt, et j'arrive immédiatement au cancer des mamelles.

Il n'est pas d'organes où l'affection cancéreuse se rencontre plus souvent; cette maladie, commune aux deux sexes, est infiniment plus fréquente chez la femme, sans doute à cause du développement beaucoup plus considérable des mamelles chez elle, et à cause des dérangemens nombreux auxquels les exposent l'allaitement, la grossesse et l'étroite sympathie qui les unit à l'utérus. L'irritation chronique, ou cancer des mamelles, a souvent été étudiée, soit parce qu'elle est très-fréquente, soit parce qu'elle est plus accessible aux moyens chirurgicaux. On l'observe surtout à l'âge de quarante à cinquante-cinq ans, dans l'état de mariage, lorsque les femmes n'ont pas allaité leurs enfans, et chez les vieilles filles, lorsque la menstruation vient à se supprimer : « Comme si, dit M. *Richerand*, la nature vengeait ainsi les transgressions à ses lois au moment où la femme devient inutile à la reproduction de l'espèce. » La maladie débute ici, comme partout ailleurs, d'une manière insidieuse : un engorgement laiteux, l impression d'un air froid, un coup très-léger et dont la malade conserve à peine le souvenir, une pression quelconque et long-temps continuée, laissent après eux une tumeur indolente, peu volumineuse, égale, arrondie et libre de toute adhérence. Après un temps

tantôt fort long, tantôt très-court, cette tumeur augmente de volume ; elle devient inégale, bosselée ; la peau qui la recouvre est luisante ; tendue, les veines sous-cutanées se dessinent en lignes bleues et saillantes ; des douleurs sourdes se font d'abord sentir, puis elles deviennent lancinantes ; le cordon des vaisseaux lymphatiques qui se porte de la partie postérieure de la glande à l'aisselle s'engorge, les mouvemens du bras sont devenus difficiles ; cependant la peau qui recouvre le membre s'amincit, devient bleuâtre ; les glandes de l'aisselle se tuméfient, les douleurs se font sentir de plus en plus poignantes, le repos des nuits est troublé, la fièvre s'allume ; la peau s'est entr'ouverte et donne issue à une humeur âcre, corrosive, qui irrite, enflamme les parties voisines et exhale une odeur des plus repoussantes. Bientôt toute la mamelle est envahie, les muscles pectoraux sont détruits ; les côtes, dénudées, ne résistent pas toujours aux ravages de l'ulcère, et quelquefois de la plèvre costale, mise à nu et devenue complice de l'horrible mal qui l'environnait ; on voit s'élever un fongus sanglant, à végétations brunâtres et mollasses, à odeur fétide, qui mine incessamment le principe de la vie. Quelquefois encore les bords de l'ulcère, durs et renversés, sont comme soulevés ; il se forme sous la peau des excavations profondes, la surface de la plaie est sans cesse baignée de sang, qui tantôt s'échappe lentement par exhalation, et tantôt coule en abondance et par jets des vaisseaux corrodés et détruits. A cette époque, l'économie tout entière ressent les atteintes du mal, et les symptômes, dont l'ensemble constitue ce que les auteurs ont nommé *cachexie cancéreuse*, se montrent avec plus ou moins d'intensité ; la peau se décolore, ou plutôt prend une teinte jaune paille ; tout le corps a l'aspect de la cire ; quelquefois les os sont ramollis et devenus friables : j'ai vu à l'Hôtel-Dieu une femme frappée de la diathèse cancéreuse mourir avec trois fractures qu'elle s'était faites dans son lit. Un dévoiement que rien ne peut arrêter, des sueurs abondantes, une toux sèche, compagne de la plupart des phlegmasies chroniques ; une adynamie générale résultant de l'impossibilité où sont les malheureuses malades de prendre

de la nourriture, l'aspect hideux de la mort, tout concourt à la destruction de la vie.

Tel est l'effroyable appareil de symptômes qui avait fait penser à quelques auteurs que la maladie cancéreuse était constitutionnelle, que le squirrhe et l'ulcération de la surface tégumentaire n'était qu'un signe de la maladie. Mais ils n'ont pas pris garde, ceux qui ont soutenu cette opinion, que les désordres généraux n'étaient, au contraire, que la conséquence d'un mal local. Ne sait-on pas qu'un organe irrité et qui se désorganise réagit constamment sur d'autres organes et tend à y produire des phénomènes d'irritation? N'a-t-on pas constamment trouvé des ulcérations dans le canal intestinal, dans les bronches ou dans les poumons des malheureux qui succombaient dans un degré avancé de la consomption cancéreuse? Et s'il existait un virus cancéreux, comme on l'a voulu dire, ce virus ne serait-il pas contagieux? La contagion n'est-elle pas de tous les virus? Et pourtant les belles et généreuses expériences de M. *Alibert*, répétées par ses élèves, et entre autres par le savant et véridique M. *Biett*, ont démontré de la manière la plus évidente la non-contagion du cancer. M. *Dupuytren* a depuis confirmé ces résultats par des expériences sur des chiens : il a introduit dans l'estomac de plusieurs de ces animaux des portions de chairs cancéreuses ; il a injecté du pus de ces mêmes dégénérations dans les veines, les artères, les cavités splanchniques, sans obtenir d'autres résultats que ceux qu'auraient produits l'injection de toute autre matière irritante. Je n'ignore pas que plusieurs auteurs ont rapporté des faits en faveur de la contagion ; je sais que *Tulpius* cite l'observation d'un homme qui, ayant appliqué sa bouche sur le sein cancéreux de sa femme, fut atteint d'un cancer aux gencives, qui lui coûta la vie. *Smith*, de Londres, mourut, dit-on, à la suite de vomissemens insurmontables et de marasme, pour avoir goûté d'une humeur limpide que renfermait une mamelle cancéreuse qu'il venait d'extirper. Mais aujourd'hui l'observation de *Tulpius* est révoquée en doute par beaucoup de médecins, et celle de *Smith* ne nous laisse entrevoir qu'un grand dévouement à la science et à

l'humanité, et ne prouve nullement que ce médecin ait succombé à une affection cancéreuse de l'estomac. Je le demande, peut-on mettre de semblables faits en comparaison avec ceux observés par nos médecins français?

Le cancer du sein ne suit pas toujours une marche aiguë, ses progrès sont quelquefois très-lents; on a vu des femmes vivre plus de trente années avec cette maladie et mourir de vieillesse autant que par les progrès du mal. Chez certains sujets, le cancer commence par la glande et de là s'étend au tissu cellulaire et à la peau; chez d'autres, c'est ce dernier organe qui est primitivement affecté. On remarque à sa surface tantôt de petits tubercules d'un blanc mat, analogues à d'anciennes piqûres de sangsues; tantôt des tubercules plus volumineux et de couleur violette. Quel que soit leur aspect primitif, ils se rapprochent bientôt; une couleur livide et comme dartreuse colore la peau dans leur intervalle, les tégumens se dessèchent, le mamelon s'efface, la glande se durcit, les élancemens arrivent et la maladie poursuit son cours.

Le prognostic des tumeurs cancéreuses des mamelles est toujours extrêmement grave, et réclame tous les soins d'un praticien habile et éclairé. Je dois signaler ici un fait qui jettera beaucoup de lumières sur l'issue de la maladie: c'est que tantôt les parties de la glande devenues malades se continuent par des liens nombreux avec les parties restées saines, et tantôt s'en séparent complètement à l'aide d'une enveloppe fibro-celluleuse d'épaisseur variable. Dans le premier cas, les chances de guérison sont presque certaines, surtout lorsqu'on vient à enlever la tumeur à l'aide de l'instrument tranchant; on a bien souvent, au contraire, la douleur de voir récidiver le mal, lorsqu'il s'étend au loin dans les parties voisines, parce que l'instrument ne peut l'atteindre dans ses dernières limites.

On a long-temps abandonné à l'empirisme le traitement de l'inflammation chronique du sein, parce qu'on avait voulu séparer cette maladie de celles qui sont produites par l'irritation. On a vu pendant plusieurs siècles une foule innombrable de médicamens se succéder;

les substances les plus dangereuses, comme celles qui ne pouvaient avoir aucune influence sur l'économie, ont été successivement employées ; l'arsénic, les préparations de fer, de cuivre, d'or, ont été vantées. Non content des poisons minéraux, on a mis à contribution ceux du règne végétal; la ciguë, la jusquiame, la belladone ont été administrées avec profusion. Mais, le croirait-on, l'idée qu'on se faisait du cancer était si bizarre, qu'on est allé jusqu'à faire avaler aux malades des centaines de lézards gris. On conçoit aisément que tous les médicamens ne pouvaient avoir qu'une vogue très-précaire, aussi ont-ils eu le sort de tous les moyens thérapeutiques qu'on administre au hasard. Mais si, comme nous l'admettons, l'irritation est la seule cause de l'induration, du squirrhe et du cancer, les moyens qu'on emploie contre cet état devront être ici les seuls mis en usage. Cette question a été mise hors de doute par les faits, et l'on voit dans les recueils d'observations nombre de tumeurs, reconnues cancéreuses ou qui le seraient devenues certainement, céder au traitement antiphlogistique et révulsif. Si dans tous les cas on n'obtient pas une cure radicale, on parvient au moins presque toujours à enrayer les progrès du mal, tandis que les malades périssent promptement par le traitement stimulant.

Parmi les moyens qui se présentent à nous pour combattre l'irritation chronique des mamelles, il n'en est point de plus avantageux que les évacuations sanguines ; mais toutes ne conviennent pas également. Les saignées locales doivent avoir la préférence, parce qu'elles agissent plus directement sur le siége du mal. Des sangsues devront être appliquées souvent, et en assez grand nombre pour que l'irritation qui résulte de leurs piqûres soit neutralisée par un écoulement de sang abondant. En même temps il faut garantir la tumeur des agens stimulans. Des cataplasmes faits avec la mie de pain, la farine de riz, la fécule de pomme de terre et la décoction de racine de guimauve, la pulpe de carotte, remplissent parfaitement cette indication. Si les douleurs sont très-vives, ces cataplasmes peuvent être rendus sédatifs avec les préparations d'opium ou de belladone. On doit re-

garder toute la série des fondans, des résolutifs, des anticancéreux, comme inutiles dans la plupart des cas, et souvent même comme dangereux. Il sera très-bon de seconder l'action des antiphlogistiques par l'usage des dérivatifs sur le canal intestinal, et quelquefois par l'application d'un exutoire dans un lieu du corps qu'on choisira à cet effet. Des boissons rafraîchissantes, un régime très-sobre, une nourriture composée de végétaux frais, concourront d'une manière admirable au succès de ces moyens.

A Vienne, les docteurs *Storck* et *Collin* ont employé l'extrait de ciguë avec des succès incontestables dans les maladies cancéreuses; mais s'ils ont pu améliorer la santé des malades confiés à leurs soins, c'est bien plutôt par la méthode du *cura famis* de *Callisen*, qu'ils associaient à l'emploi de la ciguë, qu'à la vertu propre de ce médicament. Ce qui le prouve, à n'en pas douter, c'est qu'en France, où on a fait aussi un grand usage de la ciguë, à l'exemple des médecins allemands, on n'a obtenu aucun bon résultat, parce qu'on n'a pas eu le soin de changer le régime des malades.

Si, malgré un traitement sage et méthodique, la maladie fait toujours des progrès, il faut au plus vite débarrasser l'économie d'une masse qui marche rapidement vers la désorganisation. Pour obéir à cette indication, la chirurgie possède plusieurs moyens; je ne parlerai de la ligature et de l'emploi des caustiques que pour dire qu'ils doivent presque toujours être rejetés. Dans tous les cas, le bistouri est infiniment préférable; avec l'instrument tranchant, l'opération est d'une exécution prompte, sûre et facile. On pratiquera l'extirpation de la tumeur ou l'amputation du sein suivant le degré auquel sera parvenue la maladie. Si la peau est encore saine, si la tumeur est d'un petit volume, on se bornera à l'extirpation; si, au contraire, l'enveloppe tégumentaire est froncée, décolorée ou tuberculeuse, on devra emporter largement toutes les parties malades. Le chirurgien ne doit jamais oublier le sage précepte donné par M. *Boyer*, « c'est qu'il y a moins d'inconvénient à enlever des parties saines que de laisser la moindre partie frappée de maladie. »

L'extirpation des tumeurs du sein ou l'ablation complète de cet organe réussiront d'autant mieux que l'irritation sera plus concentrée dans un point de la mamelle, et qu'on la pratiquera plus tôt : aussi *Bell* veut-il qu'on extirpe toutes les tumeurs du sein aussitôt qu'elles commencent à paraître. On sait, en effet, que l'irritation tend toujours à envahir les tissus, qu'un organe irrité, et qui se désorganise, réagit constamment sur d'autres parties, et tend à y produire des phénomènes d'irritation ; or, enlever ce foyer d'irritation, c'est prévenir tous les désordres. Néanmoins nous ne partageons pas entièrement l'opinion du chirurgien anglais, parce qu'il y a nombre de cas où l'on a obtenu une résolution complète par l'emploi des moyens que nous avons indiqués. L'extirpation des mamelles serait probablement toujours utile, si l'on pouvait enlever au loin le tissu cellulaire et les vaisseaux lymphatiques qui participent toujours à l'inflammation ; mais cela ne se peut pas dans tous les cas : aussi pensons-nous que l'impossibilité où l'on est d'enlever toutes les parties malades préside le plus souvent à la reproduction de la maladie.

Il me reste maintenant à signaler à l'attention des médecins un moyen employé en France et en Angleterre avec des succès différens : je veux parler de la compression. Cette méthode de traitement, mise pour la première fois en usage par *Joung*, préconisée d'abord par les médecins anglais, est aujourd'hui complètement abandonnée par eux. Voilà comment s'exprime *Samuel Cooper* à l'article *Cancer* du Dictionnaire de chirurgie : « J'ai parlé dans un autre ouvrage de la méthode de traiter le cancer par la compression ; je n'ai besoin ici que de répéter que c'est une méthode qu'aucun de nos meilleurs praticiens ne croit digne d'approbation. » *Charles Bell*, dans son rapport au Comité médical de Middlesex, établit « que les bandages compressifs sont toujours nuisibles. » On sait pourtant que M. le docteur *Pearson* emploie dans sa pratique la compression avec des succès non contestés. En France, M. *Récamier*, dont l'esprit ingénieux a toujours été dirigé vers le soulagement de l'humanité, a renouvelé les efforts tentés outremer ; il a consigné dans son ouvrage des Recherches sur le cancer

soixante-deux observations d'affections cancéreuses du sein qui se sont présentées indistinctement à lui dans sa pratique. Sur ce nombre, trente malades ont été soumises à la compression seule. Parmi celles-ci, dix ont été guéries complètement, huit encore en traitement lors de la publication des Recherches étaient très-avancées dans leur guérison, six avaient éprouvé une amélioration notable, quatre n'avaient eu que des avantages passagers; enfin deux seulement n'avaient retiré aucun bienfait de la méthode compressive. Dans quelques circonstances, M. *Récamier* est parvenu à réduire à un très-petit volume d'énormes masses squirrheuses, à faire disparaître l'induration ou le simple engorgement du tissu cellulaire environnant, à isoler ainsi la tumeur, et à la rendre tellement énucléable, qu'une fois la peau incisée, il lui a souvent suffi du simple doigt pour la détacher et l'enlever. Cinq malades ont été opérées dans ces conditions, trois ont été guéries, une a été frappée de récidive, l'autre est morte. Enfin l'auteur des Recherches a encore associé la compression à la cautérisation, et sur quatre malades soumises à ce traitement, deux ont été rendues à la santé; les deux autres n'ont éprouvé que des bienfaits passagers. De tels résultats méritent assurément l'attention des médecins observateurs.

Mais on rencontre des malades chez lesquels la dégénérescence et la désorganisation des parties est trop avancée, où la santé générale est trop affaiblie, pour qu'il soit permis de fonder un juste espoir de succès. Il faudra alors chercher à modérer autant que possible les douleurs aiguës qu'éprouvent les malades par l'administration des médicamens calmans et narcotiques. Les préparations d'opium me paraissent seules devoir être employées à l'intérieur. Celles de ciguë, de jusquiame, de belladone, jouissent d'une propriété sédative moins marquée, et à cause de leur propriété, elles sont plus propres à augmenter la phlegmasie intestinale qui existe toujours à cette époque. On pourra appliquer à l'extérieur un emplâtre de mucilage auquel on aura ajouté différens extraits des végétaux narcotiques, comme le conseille M. le professeur *Dupuytren*. Enfin on suit le précepte donné

par M. *Richerand :* « On augmente graduellement la dose des narcotiques, et l'on conduit ainsi les malades à la tombe : heureux lorsqu'ils peuvent joindre à l'oubli de leurs maux les douces illusions de l'espérance ! »

Tumeurs enkystées des mamelles. Sir *A. Cooper* divise en deux espèces les tumeurs enkystées du sein : la première renferme dans les cellules qui la composent un fluide séreux ; on trouve dans la seconde des hydatides globuleuses, comme celles du foie et des autres organes. Il n'est pas rare de trouver encore dans ces kystes une matière gélatineuse, colloïde ou encéphaloïde, ou bien encore de la matière tuberculeuse. Le plus souvent les liquides ou les autres produits pathologiques contenus dans ces poches celluleuses sont renfermés dans une seule enveloppe : on les trouve rarement dans plusieurs cavités isolées ; le plus ordinairement ces tumeurs se développent sans qu'on puisse leur assigner aucune cause : dans quelques cas pourtant, il n'est pas douteux qu'elles soient le produit d'une sécrétion inflammatoire. Dans le commencement, on ne peut les distinguer d'une inflammation chronique du sein : cet organe ne devient douloureux qu'aux approches de la menstruation : au bout de quelque temps, une partie de la tumeur est fluctuante, tandis que le reste conserve sa dureté. La peau ne change pas de couleur, à moins que, fortement distendue, elle ne vienne à s'ulcérer. Quelquefois les tumeurs sont bien dessinées dès le début ; elles apparaissent d'abord petites, mobiles en tout sens, molles et indolentes pendant long-temps ; elles perdent de leur mobilité à mesure qu'elles grossissent, et finissent par être complètement adhérentes par leur base. Parmi ces tumeurs, il en est dont le kyste est purement celluleux, c'est à dire composé de lames de tissu cellulaire appliquées les unes sur les autres : il en est d'autres dont l'enveloppe est épaisse, dure et lardacée. — Dans tous les cas, elles doivent être extirpées avec soin. Il faut bien prendre garde, pendant l'opération, d'ouvrir le kyste ; car si cet accident arrivait, on laisserait presque certainement quelques-unes de ses parties,

qui reproduiraient la maladie. Cependant *Samuel Cooper* conseille, dans quelques cas où le kyste est superficiel, où l'on est assuré qu'il ne renferme qu'un liquide séreux, de l'ouvrir avec une lancette, et de remplir sa cavité avec de la charpie sèche ; on obtient, dit-il, de cette manière l'adhérence de ses parois. M. *Cruveilhier* rapporte que ce procédé réussit parfaitement à un chirurgien célèbre, qui, cherchant à isoler une tumeur enkystée, de celles dont nous faisons l'histoire, l'ouvrit involontairement. Le chirurgien doit se faire un précepte de l'extirpation de ces tumeurs, chaque fois qu'elles se présentent à lui, parce qu'elles peuvent devenir le siége de l'irritation et subir la dégénérescence cancéreuse.

Sir *A. Cooper* décrit encore une autre maladie du sein, sous le nom de *tumeur irritable de la mamelle :* cette tumeur est si sensible, que la malade ne peut souffrir qu'on y touche ; elle est ordinairement douloureuse à l'époque des règles, bien que celles-ci aient cessé de paraître. Le chirurgien anglais regarde comme inutile l'ablation du sein dans cette circonstance ; il conseille de rappeler les menstrues et de faire usage des antiphlogistiques unis aux calmans. Enfin, on doit respecter certains engorgemens scrophuleux, fréquens chez les personnes d'un tempérament lymphatique. Il convient de faire usage chez ces malades d'une alimentation tonique, de donner sur la partie des douches d'eau salée, et d'administrer l'iode à l'intérieur sous forme de teinture, ou combiné avec l'hydriodate de potasse, ou bien encore à l'état de vapeur, à l'aide de l'appareil ingénieux inventé par M. le pharmacien *Richard* (1).

---

(1) On sait que l'iode exerce une action très-marquée sur tout le système ganglionnaire lymphatique et sur certaines glandes en particulier ; l'action excitante de ce médicament a surtout une affinité particulière pour le corps thyroïde et pour les mamelles. Les observations du docteur *Coindet*, vérifiées aujourd'hui par la plupart des praticiens, ont mis ce fait hors de doute. J'ai connu une jeune personne d'une beauté rare, qui fut affligée, à l'âge de quatorze ans, d'une hypertrophie de la glande thyroïde : l'iode fut administré avec succès contre l'affection goîtreuse ; le corps thyroïde s'affaissa, mais les mamelles, qui

Lésions anatomiques. L'anatomie pathologique, si bien étudiée de nos jours, et qui a tant contribué aux progrès de la médecine, a aussi environné de lumières les maladies de la mamelle. Avec M. *Andral*, je rapporterai toutes les lésions qu'on peut observer sur le cadavre soit à des modifications dans la nutrition des divers élémens anatomiques qui entrent dans leur composition, soit à des sécrétions morbides opérées dans le tissu cellulaire qui existe en si grande abondance au sein des mamelles ou autour d'elles. Je vais m'occuper tour à tour de ces deux classes d'altérations, en commençant par celles qui portent spécialement sur la nutrition de l'organe.

La plus simple de ces altérations consiste dans une induration de la glande mammaire : dans cet état, le tissu de la glande est toujours facile à connaître ; il est seulement augmenté de densité. Quelquefois cette induration a spécialement son siége dans les parois des conduits galactophores, qui ont subi une hypertrophie remarquable. En incisant ces glandes, on trouve les ouvertures de ces conduits beaucoup plus larges et plus épaisses que de coutume.

Dans une seconde variété des lésions de nutrition on trouve le squirrhe. Cette altération a pour caractère de présenter à la coupe un aspect jaunâtre et compact comme la graisse rancie du porc : de là le nom de *tissu lardacé*, qui lui a été imposé par les anatomo-pathologistes. Le tissu du squirrhe est dur et rénitent ; il crie sous le tranchant du scalpel qui le divise, souvent on n'y voit point de vaisseaux sanguins : tantôt la glande mammaire, à la surface de chaque coupe qu'on y pratique, présente des cloisons d'un blanc mat ou nacré, fibro-celluleuses; il en résulte de nombreuses intersections, qui partagent la glande en lobes, en lobules et en grains ; tantôt on ne

---

commençaient à se développer, perdirent leur volume, et cette jeune fille, qui aujourd'hui a dépassé l'âge de la puberté, est privée de gorge, bien que toutes les formes de son corps soient belles et parfaitement développées. Le praticien devra mettre à profit cette propriété de l'iode dans l'hypertrophie de la glande mammaire et dans les engorgemens atoniques de cet organe.

trouve plus aucun vestige de la glande ; le tissu cellulaire s'est hypertrophié d'une manière remarquable ; si on le dissèque avec soin, on trouve dans les mailles du réseau cellulaire une matière concrète, dont la couleur et les autres attributs varient beaucoup : ainsi on rencontre des pelotons graisseux, jaunes, d'autres blancs, d'autres qui ressemblent au suif ; on rencontre des espèces de masses fibrineuses, albumineuses, caséiformes, des fluides de consistances mielleuse ou lymphatique, ou bien encore de petits dépôts de matière tuberculeuse de forme irrégulière. Toutes ces sécrétions sont contenues dans un tissu cellulaire transparent, lamelleux, qui devient facile à reconnaître lorsqu'on coupe la masse squirrheuse en lames très-minces.

Après un temps dont la durée est variable, le squirrhe se ramollit et constitue le carcinôme ou bien la *matière encéphaloïde* de Laennec. Sa couleur et sa consistance sont celles du cerveau d'un fœtus ; ses parties se dissocient avec facilité, sa disposition est souvent lobuleuse ; les vaissaux qui parcourrent sa surface sont très-nombreux, très-dilatés, pénètrent dans les intervalles des lobules et se subdivisent à l'infini. Cette matière cérébriforme est elle-même soumise à de nouvelles modifications ; bientôt un travail intérieur s'empare d'elle : elle se désorganise, se transforme en bouillie et est expulsée au-dehors après l'ulcération de la peau. C'est alors qu'apparaissent ces réseaux vasculaires soutenus par un tissu cellulaire, qui ne semble se développer que pour leur servir d'appui, et ces veines variqueuses, qui laissent échapper incessamment un sang noir et corrompu : c'est à ce genre d'altération surtout que les anglais ont donné le nom de *fungus hematodes*. L'affection carcinomateuse est presque toujours le résultat de la dégénérescence du squirrhe ; et si dans quelques circonstances elle paraît primitive, n'est-ce pas parce que sa marche a été trop rapide et que la période de l'induration squirrheuse a échappé à l'observateur ? Dans certains cas, les tumeurs de la mamelle ont leur siége dans le système lymphatique ; on trouve des ganglions plus volumineux, d'un blanc mat ou d'une couleur

qui varie du rouge au gris ; bientôt le tissu cellulaire qui les environne participe à leur maladie, et il en résulte une lésion qui a tous les caractère du cancer.

Les mamelles peuvent enfin subir la transformation graisseuse, comme M. *Dupuytren* en a observé un exemple chez cette femme d'un embonpoint si énorme, dont le modèle en cire se voit dans les cabinets de la Faculté.

Dans tout ce qui vient d'être dit, nous avons vu au point de départ de simples lésions de nutrition compliquées plus tard de lésions de sécrétion ; mais ces dernières peuvent constituer à leur tour l'altération dominante, celle au moins qui, étant la plus appréciable, doit servir à fonder le caractère anatomique de la maladie. C'est le tissu cellulaire qui est à peu près le siége exclusif de la lésion de sécrétion, c'est ainsi qu'à la suite d'un travail inflammatoire aigu on voit du pus s'y former; d'autres fois ce sont des kystes de différentes nature qui s'y développent ; tantôt ils sont séreux, tantôt mélicériques, athéromateux ou stéatomateux. Les kystes séreux sont formés par une membrane analogue aux séreuses ; leurs parois sont transparentes ou opaques ; ils contiennent un liquide quelquefois incolore, plus souvent de couleur citrine ; leur surface extérieure est libre, excepté dans les points par où ils reçoivent des vaisseaux ; ou bien elle est adhérente de toutes parts. Les trois autres espèces de kystes ne diffèrent entr'eux que par la consistance de la matière qu'ils contiennent. Dans le mélicéris, cette matière ressemble à du miel ; dans l'athérôme à de la bouillie et dans le stéatôme à du suif. Ces kystes paraissent souvent très-épais, mais cette grande épaisseur vient de ce qu'ils sont presque tous tapissés d'une couenne inorganique ; cette couenne enlevée, il reste une membrane celluleuse très-mince.

Ainsi, cherchant à nous résumer sur les diverses lésions anatomiques du sein, nous voyons que l'élément vasculaire sanguin, l'élément vasculaire lymphatique, l'élément glanduleux et l'élément cellulaire sont les seuls qui nous offrent des lésions ; celles de l'élément

nerveux existent probablement, mais elles ne sont pas appréciables.

Je termine ici cet ouvrage éphémère, en invoquant la bienveillance des savans professeurs dont j'ai été l'élève : puissent-ils acceuillir avec indulgence et bonté ce premier tribut de mes travaux ; trop heureux si, pour prix de mes efforts, un signe d'approbation me donne l'assurance que leurs leçons n'ont point été entièrement perdues pour moi !

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Mulieri, menstruis deficientibus, sanguis è naribus profluens, bono est. *Sect.* 5, *aph.* 38.

II.

Mulieri si velis menstrua sistere, cucurbitam quàm maximam ad mammas appone. *Ibid.*, *aph.* 50.

III.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio contingit. *Ibid.*, *aph.* 32.

IV.

Mulieri in utero gerenti si mammæ ex improviso graciles fiant, abortit. *Ibid.*, *aph.* 37.

V.

Quibus in urinâ arenosa subsident, illis vesica calculo laborat. *Sect.* 4, *aph.* 79.

VI.

Vulneri convulsio superveniens, lethale. *Sect.* 5, *aph.* 2.